

Prologue

Janvier 2018

— **M**ademoiselle, vous êtes avec moi ? Mademoiselle Cromb... ? Cette résonance qui fait écho dans ma tête me semble lointaine à cet instant, et je parviens tout juste à remuer les doigts. Quelque chose dans mon esprit tente de me persuader de rester là où je me trouve, sans que je n'en comprenne la raison. Je ne perçois aucune émotion ; ne me sens ni bien, ni mal. C'est une sensation presque indéfinissable.

— Accrochez-vous à ma voix ! poursuit-on, quelque part autour de moi.

Cette fois, un timbre clair et chaud me parvient plus nettement et la douceur qui en émane me donne envie de maintenir le lien. Je me force à ouvrir les yeux, mes paupières papillonnent face à l'éclat de lumière intense, et il me faut quelques secondes pour que mes pupilles s'habituent.

M'apparaît alors une ombre au contour flouté, qui s'évanouit peu à peu pour laisser place à un visage masculin.

— Vous voilà ! m'accueille cette même voix de velours. Comment vous sentez-vous ?

Incrédule, je fixe cet inconnu quelques secondes avant de détailler l'environnement qui m'entoure : l'endroit ne me rappelle rien et j'ai l'impression d'être présente sans vraiment être là, plongée dans un épais brouillard.

Je suis allongée dans un lit aux draps blancs, les murs le sont également – quoiqu'un peu plus écus – des stores type *Californien* habillent une large fenêtre, tamisant la lumière naturelle, et seule détonne dans ce lieu aseptisé, une armoire à deux portes couleur bleu roi.

Comprenant que je me trouve dans une chambre d'hôpital, je me redresse vivement du lit médicalisé, mais suis prise de violents vertiges.

— Rallongez-vous doucement, me conseille l'homme d'un air soucieux.

J'obéis, portant une main sur mon front.

— Qui êtes-vous ? ... Et qu'est-ce que je fais ici ? réussis-je enfin à articuler, en ayant la désagréable sensation que mes paroles ricochent contre les parois de mon crâne.

— Je m'appelle Loïc Rivel et je suis psychologue clinicien. Nous nous trouvons au centre hospitalier de Mantilles et ce sont les pompiers qui vous ont conduite ici, en début d'après-midi. Vous étiez dans un état d'inconscience profonde.

— Inconsciente, mais pourquoi... ? Que m'est-il arrivé ?

La panique me gagne déjà et mon rythme cardiaque accélère considérablement.

— Je suis ici pour vous aider à y voir plus clair, mais on va y aller progressivement, d'accord ?

— Oui..., d'accord, fais-je en essayant de contrôler mes tremblements.

— Ça va aller, reprend-il d'un ton rassurant en s'asseyant sur le bord du lit. Inspirez profondément et soufflez... Vous pouvez fermer les yeux, si cela vous apaise.

J'applique ses recommandations, une fois, deux fois..., et au bout de la cinquième expiration, mes palpitations et tressaillements s'atténuent.

— Super ! Vous vous en sortez très bien, me sourit le psychologue en s'armant d'un stylo et d'un calepin. À présent, je vais vous poser quelques petites questions.

Je hoche la tête, tendue, avant de me mettre en position assise.

— Comment vous appelez-vous ?

— Anaëlle Cromb, réponds-je d'une petite voix, mes poings repliés sur eux-mêmes.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-cinq ans.

— OK, et savez-vous quel jour nous sommes ?

— Samedi, je crois.

— La date, plus précisément ?

— Le... treize janvier 2018, dis-je après un effort de concentration.

— Parfait. Vous travaillez ?

— Oui. Je suis secrétaire médicale, au cabinet Baudreuil, à Mantilles.

— Depuis combien de temps ?

— Bientôt cinq ans.

— Vous habitez Mantilles également ?

— Non. Je vis à Fleurion, une commune qui se trouve à vingt minutes d'ici.

— Êtes-vous mariée ou en couple ?

— Non.

— Avez-vous des enfants ?

— Non plus.

Il consulte sa montre, joint une annotation sur son carnet avant de le poser sur le lit et je lui demande, inquiète de mon état :

— Rassurez-moi, je vous donne bien les bonnes réponses ?

— Elles correspondent parfaitement à ce que l'on m'a indiqué, me rassure-t-il.

— Tant mieux..., fais-je dans un soupir de soulagement. Pendant un moment, j'ai eu peur de me prendre pour quelqu'un d'autre.

Il esquisse un petit sourire discret.

— Est-ce que je peux me permettre de vous appeler par votre prénom ?

J'accepte d'un bref mouvement de tête, il me remercie, garde le silence quelques instants d'un air pensif, puis reprend :

— Anaëlle, il sera bientôt dix-huit heures, et vous êtes donc restée inconsciente durant environ quatre heures.

Quatre heures ?! Je m'agite de nouveau, en proie à l'angoisse :

— Autant de temps !? Mais pourquoi ?

— On y vient, tempère-t-il. Ce que j'aimerais maintenant, c'est que vous me parliez de votre dernier souvenir.

Le tout dernier... ? J'essaie de réfléchir, mais mon esprit semble faire obstruction, j'ai l'impression de forcer des barrières imaginaires dans mon cerveau.

— Fermez les yeux, rallongez-vous s'il le faut, m'encourage-t-il.

J'applique ses conseils et me concentre quand soudain, une image me revient :

— C'est assez flou, mais... je crois que j'étais chez moi, en train de bouquiner.

— C'est parfait, Anaëlle, essayez de pousser plus loin.

Je fouille encore plus profondément dans ma mémoire et les images se rassemblent alors en se mettant en mouvement, me permettant une meilleure lecture.

— Mmmh... Il me semble que j'ai été interrompue par quelque chose ou quelqu'un, poursuis-je, hésitante.

— Vous arrivez à vous souvenir par quoi ou par qui ?

J'essaie encore, mais la limite semble se trouver ici.

— Non... Rien. C'est comme un trou noir, je déplore, anxieuse.

— C'est ce que l'on appelle *ictus amnésique*. Une faille temporaire de la mémoire qui s'ajoute à une perte de conscience.

— Qu'est-ce qui provoque cette faille ?

— Il peut y avoir plusieurs explications, mais dans votre cas, il n'y en a qu'une...

Fébrile, j'attends la suite et le regard qu'il pose sur moi est empreint d'une émotion que je ne réussis pas à identifier, mais qui provoque un creux dans ma poitrine.

— Le choc émotionnel, m'annonce-t-il alors.

Je fronce les sourcils, perplexe :

— Je ne suis pas plus avancée, je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

Il me laisse encore quelques secondes pour que je tente une nouvelle fois de me souvenir, mais face à l'échec, je finis par perdre patience :

— Dites-moi ce qui se passe, s’il vous plaît ?!

Visage fermé et lèvres pincées, il se lève.

— Vos proches patientent dans le couloir, je vais les faire entrer.

J’acquiesce, soulagée de savoir que ma famille est juste là. J’imagine qu’ils doivent être très inquiets.

Dans l’encadrement de la porte, le psychologue échange brièvement avec quelqu’un – échange dont je n’entends pas un mot – et juste après, ma mère entre, la mine affligée, talonnée par Aymeric, mon frère aîné.

Et c’est lorsque je le vois, *lui*, plutôt que ses yeux larmoyants, que ma raison m’interpelle, émettant comme un signal d’alarme dans ma tête. Mes battements de cœur s’intensifient, mes mains tremblent, et, les yeux rivés sur l’ouverture, j’attends que Laura entre à son tour.

Soudain, surgissant du fin fond de mon esprit et à la vitesse de la lumière, les souvenirs me reviennent en mémoire et me percutent de plein fouet... Laura, ma sœur jumelle, n’entrera pas.